Libération cinéma
24 AVRIL 13

SOPHIE DULAC distribution

«Margarethe von Trotta fait un portrait enthousiaste de la philosophe»

ARENDT SUR IMAGE

SIXTIES Biopic passionné de la philosophe à l'époque du procès Eichmann à Jérusalem.

HANNAH ARENDT
de **MARGARETHE VON TROTTA**
avec Barbara Sukowa, Axel Milberg, Janet McTee 1h53

Faire un film, une fiction, une romance sur l'une des plus grandes controverses du XXe siecle, c'est audacieux. Et périlleux. Mission pratiquement impossible qui, bien sûr, ne pouvait qu'exciter la cinéaste allemande Margarethe von Trotta qui ne craint pas la polémique. Elle a bataillé pendant dix ans pour monter son *Hannah Arendt*, un portrait de femme forte, indépendante, seule contre tous, comme en raffole la cinéaste, qui avait déjà tourné un film sur une autre héroine juive allemande, Rosa Luxembourg. Au point de l'aimer tant qu'elle fait un portrait enthousiaste de la philosophe, sans distance, sorte de Zorro intellectuel qui a raison contre son milieu, ses proches de la gauche new-yorkaise ou ses amis allemands sionistes installés en Israel. Même son amour de jeunesse pour le philosophe Martin Heidegger, qui rejoindra le parti nazi en 1933, est avant tout une passion sympathique, illustrée par de douces promenades dans les forêts ou la porte d'une chambre qui s'ouvre...

> Margarethe Von Trotta fait un portrait enthousiaste de la philosophe, sans distance, sorte de Zorro intellectuel qui a raison contre son milieu.

Thèses. L'héroine de Von Trotta est interprétée par la formidable Barbara Sukowa, qui parle surtout allemand et aussi anglais avec un fort accent. Après avoir fui l'Allemagne hitlérienne, Arendt s'est réfugiée à Paris. Puis elle a réussi à s'échapper, avec son mari, du camp français de Gurs (Pyrénées-Atlantiques), où l'on emprisonnait les juifs étrangers avant de les livrer à la déportation. Exilée en Amérique, la philosophe est devenue une star universitaire et intellectuelle dans le New York d'après-guerre ; elle a publié un livre fondamental, *les Origines du totalitarisme*, qui compare enfin les dictatures nazie et stalinienne. Elle fume, elle boit, elle enseigne, elle est heureuse.

Mais le film commence en 1960, quand l'histoire rattrape la philosophe. Les Israéliens ont retrouvé et enlevé Adolf Eichmann, l'executeur de la Solution finale, qui se cachait à Buenos Aires. Son procès, en 1961, sera le seul en Israel d'un grand responsable de l'extermination des juifs d'Europe. Arendt demande au *New Yorker* de l'envoyer couvrir le procès à Jérusalem. Ce seront cinq articles dans le magazine, puis le fameux livre *Eichmann à Jérusalem* qui déclenche, et provoque encore de violents débats autour de ses theses : la plus importante, le concept de banalité du mal. Eichmann ne serait qu'un *nobody*, comme dit en anglais l'héroine du film, un homme quelconque *(lire ci-contre)*. Et la deuxième, les conseils juifs imposés par les nazis ont aidé à l'extermination, les juifs auraient dû se révolter ou, au moins, *«ne rien faire»*.

Petit fonctionnaire. L'héroine, malmenée, attaquée de toute part – surtout par les juifs –, résiste et défend courageusement sa pensée indépendante, comme l'explique la réalisatrice qui fusionne avec la philosophe, *filme comme si nous étions, nous et elle, en 1961. «Comme Hannah Arendt, je ne veux jamais juger, je cherche juste à comprendre»*, dit Margarethe von Trotta.

Mais nous ne sommes plus dans les années 60, les historiens ont travaillé. Ainsi, les conversations de l'ancien SS à Buenos Aires avec le nazi hollandais Willem Sassen sont maintenant connues et montrent un Eichmann militant, loin de l'image du petit fonctionnaire servile qu'il tentait de présenter, pour sa défense, face au tribunal. Et les œuvres monumentales d'un Raul Hilberg ou d'un Saul Friedlander ont replacé le rôle des conseils juifs dans le système pervers nazi. Les journaux de ces responsables juifs ont été publiés – presque tous se sont suicidés ou ont été exécutés. Enfin les recherches récentes sur la «Shoah par balles» montrent que plusieurs millions de juifs ont été tués sur place, sans conseils et sans transport.

Donc s'il faut se mettre dans la peau de Hannah Arendt, ce sera celle qui écrit ces dernières lignes de son livre sur Eichmann : *«Puisque vous avez soutenu et exécuté une politique qui consistait à refuser de partager la terre avec le peuple juif et les peuples d'un certain nombre de nations, on ne peut attendre de personne qu'il veuille partager la terre avec vous. C'est pour cette raison, et pour cette raison seule, que vous devez être pendu.»*

ANNETTE LÉVY-WILLARD

LE FIGARO et vous

24 AVRIL 13

«Hannah Arendt, modèle remarquable, Barbara Sukowa, captivante interprète, Margarethe von Trotta, réalisatrice à l'oeil pénétrant (...)»

SOPHIE DULAC distribution

Margarethe von Trotta dresse un portrait captivant de l'intellectuelle allemande.

MARIE-NOËLLE TRANCHANT
mntranchant@lefigaro.fr

Hannah Arendt, modèle remarquable, Barbara Sukowa, captivante interprète, Margarethe von Trotta, réalisatrice à l'œil pénétrant : trois femmes s'ajoutent, se complètent, se confondent pour composer un de ces profonds portraits qui donnent envie de les fréquenter comme des personnes vivantes.

On croit volontiers que Hannah Arendt possédait ce charme intelligent que lui donne Barbara Sukowa. Pas de coquetterie ni d'artifice, mais une féminité sereinement épanouie, dont le classicisme posé contraste avec l'élégance plus mondaine et papillonnante de la romancière Mary McCarthy, sa plus proche amie. Margarethe von Trotta a choisi de la peindre entre 1961 et 1963, années où la philosophe, devenue américaine, concentre sa réflexion sur le criminel nazi Adolf Eichmann, capturé en Amérique du Sud. Forte de la notoriété que lui a value son ouvrage, *Les Origines du totalitarisme*, elle enseigne à l'université, et mène une existence studieuse et chaleureuse avec son mari Heinrich Blücher, comme elle, professeur de philosophie.

Le film présente d'abord Hannah dans son cadre familier, à travers le réseau de relations qui font sa vie quotidienne ; la tendresse complice, teintée d'humour et d'indulgence, qui la lie à Heinrich, les discussions du cercle d'intellectuels qu'ils fréquentent, si animées, parfois, que les Allemands y reprennent spontanément leur langue. Détail authentique, tout comme la description de Hannah en train de réfléchir, allongée sur un divan, une éternelle cigarette entre les doigts. Pour la réalisatrice, le grand défi était de « *filmer la pensée* ». En ce sens, c'est une chance que Hannah Arendt ait été une fumeuse invétérée : les volutes de fumée laissent une trace visuelle de la vie de l'esprit.

La théorie de la banalité du mal

On entre dans la solitude du travail intérieur quand elle va se confronter avec Eichmann. Hannah Arendt veut voir et comprendre. Elle demande au directeur du *New Yorker* de lui confier le reportage sur son procès à Jérusalem parce que, explique-t-elle, « *ayant quitté l'Allemagne en 1933, je n'ai jamais vu de nazi en chair et en os* ». Habilement, Margarethe von Trotta met en scène un véritable face-à-face en installant Hannah dans la salle de presse, où elle scrute le visage authentique d'Eichmann, en images d'archives sur un écran de télévision. Elle découvre un bureaucrate médiocre, sans passion, sans conscience, sans pensée. Au retour, elle va, peu à peu, élaborer sa théorie de la banalité du mal. Elle y met le temps, et c'est assez amusant de voir s'opposer la durée de la réflexion – la fumeuse allongée sur son divan – et le temps médiatique – coups de fil répétés, qu'elle évite : « *Alors, il vient, ce reportage ?* »

À sa publication, la polémique sera violente. Lettres d'insultes, ruptures amicales, ostracisme de ses collègues. La forte personnalité de Hannah encaisse. On la juge arrogante. Attaquée, blessée, elle ne recule pas. C'est l'anti-Eichmann. Seule, dans l'amphi, devant ses étudiants hostiles, elle illustre ce que sa parole défend dans un long monologue : le courage de penser, la liberté et la responsabilité de dire ce qu'on a compris. ■

« Hannah Arendt »
Portrait de Margarethe von Trotta
Avec Barbara Sukowa, Janet McTeer, Axel Milberg
Durée 1 h 53

L'avis du Figaro : ●●●○

Hannah Arendt, la philosophie en chair

« Hannah Arendt est vraiment un remède contre la bien-pensance conventionnelle », estime Margarethe von Trotta. MANFRED BREJERSBROCK

Margarethe von Trotta : « Penser sans garde-fou »

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARIE-NOËLLE TRANCHANT
mntranchant@lefigaro.fr

Des *Années de plomb* (sur l'époque terroriste) à *Rosenstrasse* (un épisode de la résistance des femmes dans le Berlin de la guerre) en passant par *Rosa Luxemburg*, la réalisatrice Margarethe von Trotta a beaucoup raconté l'Allemagne à travers les femmes.

LE FIGARO. - Vous considérez-vous comme une cinéaste féministe ?

Margarethe VON TROTTA. - Pas plus que Hannah Arendt ou Rosa Luxemburg ne se voulaient féministes. C'était des personnalités tellement fortes, courageuses et clairvoyantes qu'elles n'avaient aucun problème pour s'imposer. C'est *Le Septième Sceau* de Bergman qui m'a donné envie de faire des films, parce que c'était une œuvre très complète. Lorsque j'ai commencé dans les années 1960, ce n'était pas facile pour une femme. Mais j'ai eu la chance d'être élevée par une mère très intelligente et très libérale, aristocrate des pays Baltes, qui laissait beaucoup de liberté de penser. Ensuite, c'est une question de patience et de persévérance.

Pourquoi avoir choisi de parler de Hannah Arendt au moment du procès Eichmann ?

J'ai commencé à la lire pour entrer dans l'histoire juive en préparant mon film *Rosenstrasse*, et elle m'a fait beaucoup réfléchir. Au début, avec ma coscénariste, nous avions envisagé un portrait plus large. Mais on a vite réalisé que ce serait juste une chevauchée à travers sa vie. Impossible d'entrer dans sa pensée en profondeur. La solution a été de limiter l'histoire autour d'Eichmann, avec juste quelques flash-back sur le passé (comme sa liaison de jeunesse avec Heidegger). Le film devait d'abord s'intituler *La Controverse*, à cause des violentes attaques provoquées par la théorie de Hannah Arendt sur la banalité du mal. Mais au-delà de l'aspect dramatique, ce qui m'intéressait vraiment était le rapport de Hannah à la pensée.

Qu'est-ce qui le caractérise, selon vous ?

Elle a une expression très parlante : « *penser sans garde-fou* ». On a arrêté de penser par nous-mêmes. On donne son adhésion hâtive à une idéologie, aux médias, aux politiques, et on oublie de rester soi-même. Hannah Arendt est vraiment un remède contre la bien-pensance conventionnelle. Pour elle, le plus important est de s'interroger soi-même : qu'est-ce que tu veux, toi, découvrir sur la Terre ? Face à Eichmann, elle découvre un homme qui a abdiqué la dignité de penser. Sa phrase la plus importante, qui est vraiment le cœur du film, c'est : « *Je veux comprendre.* » Et moi aussi, je fais des films pour comprendre. Je fais du cinéma avec mon expérience, un mélange de vie et d'idées. ■

la Croix

24 AVRIL 13

«Il faut se réjouir qu'une aussi belle leçon de philosophie soit portée à l'écran.»

SOPHIE DULAC distribution

Une philosophe face au mal

Margarethe von Trotta a réalisé l'audacieux portrait d'une femme philosophe, saisie dans l'activité de penser, interprétée par l'actrice Barbara Sukowa, très convaincante.

Le film de Margarethe von Trotta met en scène la philosophe allemande Hannah Arendt, au moment où elle couvre le procès du criminel nazi Adolf Eichmann.

HANNAH ARENDT ★★★
de Margarethe von Trotta
Film franco-allemand, 1 h 53

Un nuage de fumée de cigarette, un regard pénétrant qui se fixe au loin, sur un paysage ou la nuit de New York… Dans son dernier film *Hannah Arendt*, la cinéaste allemande Margarethe von Trotta a réalisé l'audacieux portrait d'une femme philosophe, saisie dans l'activité de penser. Porté par l'actrice Barbara Sukowa, très convaincante dans le rôle de Hannah Arendt, le film retrace les années où la philosophe allemande, exilée aux États-Unis, couvre pour le *New Yorker* le procès du génocidaire nazi Adolf Eichmann.

L'action commence le 23 mai 1960, lorsque l'intelligentsia new-yorkaise apprend l'arrestation d'Adolf Eichmann, responsable de la mise en œuvre de la Solution finale. Il est envoyé en Israël pour y être jugé au cours d'un procès spectaculaire, le premier consacré exclusivement à l'extermination des juifs. Brillante philosophe d'origine juive, femme engagée sous la pression de l'histoire et passionnée par le politique, Hannah Arendt ne peut se tenir à l'écart de cette scène. Elle propose au *New Yorker* de se rendre à Jérusalem. « *Assister à ce procès est, d'une certaine manière, m'acquitter d'une obligation vis-à-vis de mon passé* », écrit-elle dans une lettre du 2 janvier 1961.

Pour les scènes de tribunal, Margarethe von Trotta a choisi de ne pas faire jouer Eichmann par un comédien mais de placer des images d'archives du procès qui fut intégralement filmé. On y voit le criminel de guerre se justifier par l'obéissance aux ordres et aux procédures. Le montage montre Eichmann tel que Hannah Arendt l'a perçu, en philosophe plus qu'en journaliste : un homme incohérent, évanescent, un fonctionnaire falot, « *intérimaire du néant* », écrira-t-elle dans un de ses articles.

Le film épouse le parti pris de sa lecture personnelle, racontée avec justesse, même si le travail des historiens a depuis fait évoluer la lecture du personnage. « *On sait aujourd'hui qu'Eichmann a vraiment participé à son procès, il a préparé lui-même sa défense en écrivant des milliers de pages. Lors des audiences, il est très présent, il prend la parole, se défend* », nuance l'historien Henry Rousso, commissaire de l'exposition « Juger Eichmann », présenté au Mémorial de la Shoah en 2011.

Le film dessine le beau portrait d'une femme libre, indépendante, authentique.

Pour Hannah Arendt, qui a publié *Les Origines du totalitarisme* en 1951, le procès met en évidence « la banalité du mal ». Eichmann n'est pas un « *monstre* », écrit-elle, mais « *un clown* ». Un homme qui ne pense pas et ne sait distinguer le bien du mal. La subversion de la morale par le totalitarisme est au cœur de ses réflexions. C'est pourquoi son compte rendu s'attarde aussi sur la participation des responsables des communautés juives d'Europe à la réussite du génocide.

Parler de « banalité du mal », de collaboration des victimes à leur triste sort : c'était plus qu'il n'en fallait pour attiser l'incompréhension et la colère. Le film raconte le scandale suscité par les articles de la philosophe, notamment dans les milieux juifs américains et israéliens. Hannah Arendt estime qu'elle ne doit fidélité qu'à ce qu'elle a entendu au procès.

Le film dessine ainsi le beau portrait d'une femme libre, indépendante, authentique. Une femme sensible aussi, blessée par l'incompréhension de ses amis juifs, touchée par la fidélité de l'impétueuse Mary McCarthy. Une femme amoureuse, enfin, soutenue dans sa quête de vérité par un époux complice et attentionné, Heinrich Blücher dont l'acteur Axel Milberg montre l'humour et la tendresse.

Page d'histoire, *Hannah Arendt* est autant un film sur la force de la pensée. S'il fait revivre les heures sombres du XXe siècle, il est tiré du côté de la vie par la personnalité de son héroïne, si vivante, si confiante dans la dignité de l'homme pensant. La philosophe avait placé son existence sous le signe de l'*amor mundi* (l'amour du monde), invitant à en prendre soin, à s'en soucier activement et avec dévouement. Il faut se réjouir qu'une aussi belle leçon de philosophie soit portée à l'écran.

ÉLODIE MAUROT

REPÈRES

UNE VIE ENGAGÉE

- **1906** Naissance de Hannah Arendt à Hanovre, dans une famille juive cultivée. Elle étudie la philosophie, la théologie et la philologie classique, devenant l'élève des maîtres de l'époque : le théologien Rudolf Bultmann, les philosophes Edmund Husserl, Martin Heidegger (avec qui elle aura une liaison) et Karl Jaspers.
- **1929** Publication de sa thèse *Le Concept d'amour chez Saint Augustin*. Mariage avec Günther Anders Stern (elle divorce en 1937).
- **1933** Éveillée à la politique par la menace nazie, elle s'engage dans l'Organisation sioniste. Arrêtée par la Gestapo, elle est relâchée faute de preuve. Elle s'exile à Paris où elle participe à l'accueil des réfugiés fuyant le nazisme.
- **1940** Elle épouse Heinrich Blücher, un réfugié allemand, ancien spartakiste.
- **Mai 1940** Internement au camp de Gurs, d'où elle réussit à s'échapper.
- **Mai 1941** Arrivée à New York. Elle travaille dans le journalisme, l'édition et pour différentes organisations juives.
- **1951** Publication des *Origines du totalitarisme*, qui s'efforce d'en comprendre le caractère inédit.
- **De 1950 à 1960** Hannah Arendt enseigne la philosophie et les sciences politiques dans les plus grandes universités américaines.
- **1954** Publication de *La Crise de la culture*.
- **1958** Publication de *La Condition de l'homme moderne*.
- **1961-1964** Hannah Arendt couvre le procès Eichmann.
- **1968** Publication de *Vies politiques*.

Son dernier ouvrage, *La Vie de l'esprit*, paraîtra après sa mort, le 4 décembre 1975.

SOPHIE DULAC distribution

La pensée en mouvement

Causette
AVRIL 2013

Après avoir portraituré Rosa Luxemburg, la réalisatrice Margarethe von Trotta s'attaque à une grande figure intellectuelle du XXe siècle : Hannah Arendt.

Le film raconte un épisode essentiel de la vie de la philosophe. En 1961, elle est envoyée à Jérusalem pour couvrir le procès du nazi Adolf Eichmann, responsable de l'achemi-nement des Juifs dans les camps de concentration. Alors qu'elle s'attend à rencontrer un monstre, elle découvre un bonhomme enrhumé, un employé de bureau soumis, incapable de penser par lui-même. La réalisatrice a inséré des images réelles du procès – larmes des accusateurs, malaises et sanglots. On y voit Eichmann plutôt embarrassé et veule, minable. Arendt écrit des articles pour le *New Yorker* démontrant que le mal est tissé de médiocrité et de soumission, décrivant comment le nazisme a pu étendre son emprise en empêchant la pensée individualiste, et donc la révolte.

Ses articles seront réunis en 1963 dans un essai. Il paraîtra en France en 1966, sous le titre *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal.* Ses textes créent la polémique. Car le grand public, comme les intellectuels, veut pouvoir haïr un être immonde, omniscient, et pas un voisin banal. On accuse alors Hannah Arendt de protéger Eichmann, on prétend qu'elle accuse les Juifs de ne pas s'être suffisamment défendus. Tout cela est faux, mais la philosophe se retrouve isolée. Il faudra des années pour que sa thèse sur « la banalité du mal » soit reconnue.

Margarethe von Trotta réussit un pari difficile : filmer la pensée. Un intellectuel en action, ça n'est pas Bruce Willis prenant d'assaut un bastion terroriste. Bien plus compliqué d'installer du rebondissement ! Et pourtant, on suit sans décrocher l'aventure de sa pensée. D'abord, von Trotta sait donner chair aux grandes héroïnes intellectuelles. Hannah Arendt est ici une femme aimante, complice et amoureuse de son mari, et aussi une amie impliquée. Quelques flash-back racontent son histoire d'amour avec Heidegger, même après que celui-ci a adhéré (brièvement) au parti national-socialiste. Arendt prend une dimension vulnérable et humaine. L'amoureuse ou l'intellectuelle reste libre et capable de *« penser sans béquille »,* selon ses propres mots. La comédienne Barbara Sukowa, toute en finesse et en passion, incarne merveilleusement les différentes facettes de cette femme très forte. **Isabelle MOTROT**

Hannah Arendt, *de Margarethe von Trotta.* *Sortie le 24 avril.*

ELLE AVRIL 2013

★★★★ ON ADORE

LE COUP DE CŒUR

"HANNAH ARENDT"

★★★★ SI HANNAH ARENDT A DÉMONTRÉ qu'une femme pouvait « penser sans béquilles », la réalisatrice allemande Margarethe von Trotta, elle, a réussi à filmer d'une manière passionnante la pensée à l'œuvre de cette grande philosophe. Ce n'est pas un biopic qu'elle dirige mais les quatre années décisives dans la vie de Hannah Arendt pendant lesquelles elle a suivi le procès Eichmann à Jérusalem, puis publié sa théorie, très critiquée à l'époque, de « La Banalité du mal » dans « The New Yorker ». Magistralement interprété par Barbara Sukowa qui impose avec force sa présence, sa tension et son regard, le film recrée le climat d'une époque. On voit Hannah Arendt vivre, aimer son mari Heinrich Blücher, recevoir ses amis dans son appartement new-yorkais, passer de l'anglais à l'allemand, on la suit lors de son voyage en Israël. On la voit aussi beaucoup fumer, écrire et même penser. Puis à la fin, comme ses élèves, on assiste à un de ses cours magistraux où l'articulation de sa pensée brillante se déploie sous nos yeux. C'est fou comme l'intelligence émeut. FLORENCE BEN SADOUN

■ *De Margarethe von Trotta, avec aussi Axel Milberg, Janet McTeer (1 h 53).*

SOPHIE DULAC distribution

LE FIGARO MAGAZINE
20 AVRIL 2013

JEAN-CHRISTOPHE **BUISSON**

La victoire de la pensée

Il faut se méfier des gens normaux. Parfois ils s'appellent Adolf Eichmann. Obéissant aux ordres, incapables de réfléchir par eux-mêmes, ils peuvent envoyer à la mort des centaines de milliers d'êtres humains sans avoir conscience de ce qu'ils font. Je ne pense pas, donc je suis... un monstre. Par cette thèse développée sur des dizaines de pages dans le *New Yorker* entre 1961 et 1963 après avoir assisté au procès du dirigeant nazi à Jérusalem, la philosophe juive Hannah Arendt ,qui avait fui l'Allemagne d'Hitler en 1933, fut clouée au pilori, injuriée, diffamée, menacée, maudite...

L'ancienne élève (et jeune maîtresse) d'Heidegger est une des plus grandes figures intellectuelles du XXe siècle. Ses réflexions sur *« la banalité du mal »*, les origines des totalitarismes et la défaite de la pensée font aujourd'hui autorité. On les discute à peine, on les commente avec respect. D'où l'intérêt du remarquable film de Margarethe von Trotta, qui montre Hannah Arendt (**Barbara Sukowa**, extraordinaire) telle qu'on ne l'imagine pas. Dans sa vie quotidienne. Cigarette au bec, se disputant avec ses amis, jouant au billard, se faisant des mamours avec son mari (qu'elle surnomme « Frimousse »), mais aussi philosophant à voix haute, en privé ou en public, chez elle ou à l'université, avec toute l'arrogance dont elle était remplie. Filmer une intelligence en action, quel pari ! Et quelle réussite ! En trois plans, la réalisatrice nous fait entrer dans son cerveau quand elle élabore sa théorie sur Eichmann et le système nazi. En deux scènes, elle nous fait admirer ce qu'est un génie : une personne capable de penser contre elle-même. Hannah Arendt, comme personne avant elle et peu après, osa s'interroger sur la légalité de l'arrestation d'Eichmann par le Mossad sur le territoire argentin ; osa refuser de céder à l'émotion quand le procureur tirait les larmes du monde entier en déclarant qu'*« il y a six millions d'accusateurs qui ne peuvent pas se lever avec moi »* ; osa, seize ans après la découverte des camps de la mort, reprendre l'antienne kantienne selon laquelle l'homme ne saurait être assimilé au diable, fût-il coupable des actes les plus monstrueux. La scène finale du film est à elle seule un morceau de bravoure intellectuelle. Du cinéma qui rend intelligent.

DR

HANNAH ARENDT, de Margarethe von Trotta (en salles le 24 avril).

Le nouvel Observateur Jeudi 18 Avril 2013

SOPHIE DULAC distribution

Gros plan sur Hannah Arendt

Un film époustouflant raconte comment, après avoir assisté au procès du criminel nazi Adolf Eichmann, la philosophe déclencha une polémique historique

UN FILM DE MARGARETHE VON TROTTA

Hannah Arendt, par Margarethe von Trotta, en salles le 24 avril.

A la 95e minute du film, Hannah Arendt allume une énième cigarette, en aspire une bouffée, lève les yeux sur l'amphi où se tassent les étudiants. Depuis des semaines, elle est attaquée pour son livre sur le procès Eichmann. Elle se concentre et parle : *« Eichmann protestait qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres. Cette excuse typique des nazis montre clairement que le plus grand mal du monde est le mal accompli par des personnes insignifiantes. Par des gens qui refusent d'être des humains. »* La tension intérieure est palpable, jusque dans son accent allemand, qui durcit chaque mot et que l'actrice Barbara Sukowa rend magnifiquement. *« Eichmann a complètement abandonné cette qualité humaine caractéristique qui consiste à pouvoir penser. Par conséquent, il n'était plus en mesure d'apporter des jugements moraux. » « C'est ce phénomène que j'ai appelé la "banalité du mal". »* A l'écran, le discours où elle a dit sa vérité a duré huit minutes.

Arendt n'est pas une icône. Ce n'est pas la pasionaria de l'impensable qu'on en a fait parfois. C'est une bagarreuse, cassante, sarcastique, arrogante, fragile. Elle rit, fume, tient tête à ses amis, refuse de renier son amour pour Martin Heidegger, le philosophe qui embrassa le nazisme. C'est une femme d'impulsion et, lorsqu'elle apprend la capture d'Adolf Eichmann, c'est plus fort qu'elle. Elle veut le voir de près, elle qui a dû quitter l'Allemagne en 1933 et a été internée au camp de Gurs, dans le sud de la France, avant de s'enfuir vers les Etats-Unis. Dans le film, le patron du « New Yorker » accepte de l'accréditer comme envoyée spéciale à Jérusalem, mais son adjointe le met en garde : les philosophes, ça ne respecte pas les délais, ça n'est pas fiable, ça attire les ennuis… Bien vu !

BIO

Née à Hanovre en 1906, morte en 1975, **HANNAH ARENDT** a étudié la philosophie avec Martin Heidegger avant se réfugier en France puis aux Etats-Unis. Elle a publié « les Origines du totalitarisme » et « Condition de l'homme moderne ». On peut lire son « Eichmann à Jérusalem » en Folio Histoire (9,95 euros).

Barbara Sukowa dans le rôle de Hannah Arendt

11 mai 1960 : Adolf Eichmann, ex-fonctionnaire du Reich chargé des *« affaires juives et de l'évacuation »*, est kidnappé par les services secrets israéliens à Buenos Aires, où il vivait avec sa famille sous un faux nom. Séquestré dans une cave, il est déguisé en agent de la compagnie El Al pour passer la douane. Lorsque Ben Gourion, le Premier ministre israélien, annonce à la Knesset qu'il sera jugé à Jérusalem, les députés explosent de joie. Le pays est encore fragile, les jeunes Israéliens ne comprennent pas que leurs parents se soient laissé exterminer sans réagir. Il faut montrer que les juifs ne se laisseront plus jamais faire. Tout pousse à un procès-spectacle, où les sentiments tiendront lieu de politique. Or, le sentimentalisme en politique, c'est exactement ce qu'Arendt déteste. Le procureur Hausner et sa *« rhétorique de pacotille »* en prendront pour leur grade.

Au printemps 1961, Arendt assiste à l'interrogatoire d'Eichmann et à l'audition des premiers témoins. Deux ans plus tard, elle publie « Eichmann à Jérusalem » en cinq livraisons dans le « New Yorker ». Aussitôt, les organisations juives et de nombreux intellectuels crient à la falsification. Son raisonnement reviendrait à innocenter le nazi de ses crimes et à transférer la responsabilité de la solution finale aux dirigeants des communautés juives qui collaborèrent avec le Reich. On diffuse des argumentaires anti-Arendt, on l'accuse de « haine de soi », on colporte qu'elle s'est convertie au catholicisme, un émissaire israélien lui demande de ne pas publier son texte en poche et des amis juifs, émigrés d'Allemagne comme elle, lui retirent leur amitié…

En portant à l'écran cet incroyable lynchage intellectuel, Margarethe von Trotta réalise une prouesse cinématographique. Car le sujet de la polémique est d'une abstraction vertigineuse : qu'est-ce que le mal ? Faut-il être un monstre pour tuer autant de gens ? Dans la cage de verre de l'accusé, la philosophe n'a vu ni Iago ni Méphisto, mais un *« clown »* dont l'insondable médiocrité la faisait rire. On l'imaginait intelligent, menteur, calculateur, et voilà qu'il bute sur les mots, s'emmêle dans les expressions, s'épuise dans un combat avec la langue allemande dont il sort toujours vaincu et confie : *« Le langage administratif est mon seul langage. »* Obsédé de bien faire, assoiffé de reconnaissance, vantard, il frétille lorsque Heydrich l'emmène à la sinistre conférence de Wannsee, où fut décidée la mise en œuvre de la solution finale. *« Chaque fois qu'Eichmann a essayé de penser, il a immédiatement pensé à sa carrière »*, résumera plus tard Arendt.

Mais ce portrait d'Eichmann en *« Mister Nobody »* est le contraire d'une circonstance atténuante. Arendt tient ferme les deux bouts du raisonnement. Certes, Eichmann est un bureaucrate zélé et sans imagination, qui, en d'autres circonstances, n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Mais d'avoir été zélé et sans imagination sous le régime nazi constitue précisément son crime. L'être humain se définit par la pensée ; refuser de penser par soi-même, c'est se placer hors de l'humanité. Le processus apparaît dans le récit que fait Eichmann de la conférence de Wannsee : *« Les hommes les plus éminents, les papes du IIIe Reich avaient parlé. C'est alors que j'eus l'impression d'être une espèce de Ponce Pilate, car je ne me sentais absolument pas coupable. »* Arendt commente, plus ironique que jamais : *« Qui était-il pour juger ? Qui était-il pour avoir des "idées personnelles sur la question" ? Eh bien, il n'était ni le premier ni le dernier dont la modestie causa la perte. »*

Dans le film, Eichmann n'est pas joué par un acteur : Margarethe von Trotta utilise des images d'archives. Le spectateur peut ainsi partager la sensation éprouvée par Arendt lorsqu'elle voulut se confronter non au système nazi, mais à une personne singulière. Comme elle, on découvre un homme terne, à tête d'oiseau, sourcils relevés et droit comme un I, d'humeur plutôt enjouée, mais ridiculement campé sur ses principes. *« On m'en avait donné l'ordre. Que les personnes soient tuées ou non, cet ●●● ordre devait être exécuté. Il a été exécuté de façon administrative. »* Quand un témoin s'évanouit sous l'émotion, il reste impassible. Il est clair qu'il ne comprend rien.

Voilà pourquoi Arendt a parlé de *« banalité du mal »*. Il s'agissait de prendre le contre-pied du concept de *« mal radical »* forgé par Kant à partir de l'étymon *radix* (« racine ») pour dire que l'homme est habité en son tréfonds par des forces susceptibles de devenir démoniaques dans certaines circonstances. A quoi Arendt rétorque qu'au contraire le mal est *« banal »*, *« superficiel »*, car il résulte d'une incapacité à aller au fond de soi, à penser le fond des choses. Le mal n'est pas une pulsion atavique, c'est l'effet des idées trop faciles qui nous occupent en surface. La preuve ? La passion qu'éprouve Eichmann pour les expressions toutes faites, son *« horrible don de se consoler avec des clichés »*. Il y avait du Bouvard et Pécuchet chez ce rond-de-cuir. Et si les bureaucraties ont tendance à déshumaniser leurs fonctionnaires, c'est parce que la pensée y est toujours calibrée en quelques formules toutes faites – et rendue ainsi compatible avec les desseins les plus stupides ou les plus dangereux.

La plus vive critique adressée à Arendt portait sur son appréciation de l'attitude des Conseils juifs (les Judenräte) dans les pays occupés par l'Allemagne. Le tableau qu'elle en dresse est en effet saisissant. *« A Amsterdam comme à Varsovie, à Berlin comme à Budapest, on pouvait faire confiance aux responsables juifs pour dresser les listes des personnes et des biens, (…) pour recenser les appartements laissés vides, pour fournir des forces de police qui aidaient à l'arrestation des Juifs et les mettaient dans les trains… »* Sans les Judenräte, écrit-elle aussi, *« le chaos aurait régné, il y aurait eu beaucoup de misère, mais le nombre total des victimes n'aurait pas atteint de quatre à six millions de personnes »*. L'assertion est expéditive et la démonstration, entachée de quelques erreurs factuelles, mais l'idée directrice n'a pas été réellement démentie. Choisissant un autre registre, son ami Gershom Scholem lui reprocha d'avoir manqué d'amour pour le peuple juif. *« Vous avez tout à fait raison »*, lui répondit-elle. *Je n'ai jamais dans ma vie "aimé" aucun peuple, aucune collectivité – ni le peuple allemand, ni le peuple français, ni le peuple américain, ni la classe ouvrière, ni rien de tout cela. J'aime "uniquement" mes amis et la seule espèce d'amour que je connaisse et en laquelle je croie est l'amour des personnes. »*

Arendt écrit avec mordant, elle a l'art de repérer la faille de l'interlocuteur, le moment où les bons sentiments vont l'emporter sur l'exigence morale. Que l'establishment juif use de ficelles aussi grossières l'estomaquait. Mais jamais elle ne tente d'alléger la responsabilité de l'Allemagne. Au contraire, sa démarche vise à montrer l'*« étendue de l'effondrement moral que les nazis provoquèrent dans la société européenne respectable – non seulement en Allemagne, mais dans presque tous les pays, non seulement chez les tortionnaires, mais aussi les victimes. »* Et, s'il faut insister sur ce point, c'est que cet effondrement moral, qui est sans antécédent, *« peut constituer un précédent pour l'avenir »*. Au détour d'une phrase, elle cite les innovations techniques qui, en rendant *« superflus »* des pans entiers de la population, ouvrent la menace de nouvelles destructions de masse. *« Cela devrait suffire à nous faire trembler. »*

Cette philosophe-là est capable d'écrire des phrases comme : *« Moralement parlant, il est presque aussi mal de se sentir coupable quand on n'a rien fait de précis que de se sentir innocent quand on est réellement coupable. »* Elle ne croit ni à la fatalité du mal ni à la miséricorde. Seuls la pensée et le jugement peuvent nous sauver, car ce sont les deux activités mentales qui fondent l'essence de l'homme. Dans son essai, son adresse finale à l'accusé est sans appel : *« Puisque vous avez soutenu et exécuté une politique qui consistait à refuser de partager la terre avec le peuple juif et les peuples d'un certain nombre de nations, on ne peut attendre de personne qu'il veuille partager la terre avec vous. C'est pour cette raison, et pour cette raison seule, que vous devez être pendu. »*

ERIC AESCHIMANN

Voir aussi la Tendance de Jérôme Garcin, p. 98.

Adolf Eichmann le 22 juin 1961 lors de son procès à Jérusalem, à l'issue duquel il sera condamné à mort et exécuté

Hannah Arendt vue par deux philosophes

ALAIN FINKIELKRAUT

On a eu tort de dire qu'avec l'idée de *« banalité du mal »* Hannah Arendt atténuait l'horreur des crimes nazis. C'est un contresens : le mal peut être à la fois banal et atroce. Face à Eichmann, elle a pris conscience d'un paradoxe formulé avant elle par Max Picard : *« L'homme a réalisé plus de mal qu'il y a dans l'homme à l'état de disposition. Il n'a pas seulement rejoint le mal qui est en lui, il l'a dépassé. »* Mais n'oublions pas qu'Eichmann était aussi un fanatique, qui a désobéi quand Himmler voulait stopper l'extermination, fin 1944. En revanche, elle a eu tort d'écrire que si les Conseils juifs n'avaient pas existé, il y aurait eu moins de morts. Car les juifs formaient un peuple, et il est normal qu'ils aient eu des institutions. Poliakov lui répondit que, si les juifs n'avaient pas existé, ils n'auraient pas été exterminés… Il reste la magnifique conclusion où elle dit qu'Eichmann doit être condamné pour n'avoir pas voulu partager la terre avec d'autres peuples. Cette phrase donne infiniment à penser. »

CYNTHIA FLEURY

Le geste fort d'Arendt fut de démythifier la question du mal. Nous avons une approche trop sentimentale du mal, que nous plaçons du côté de l'exceptionnel, du pathologique. Au contraire, pour Arendt, le mal devient extrême lorsqu'il passe un pacte avec l'absence de la pensée, avec la machine bureaucratique, avec la servilité. Le mal est une aliénation volontaire. Arendt raconte notamment comment Eichmann était attaché à la bonne société, à la réussite. Certes, il se réclame de l'impératif kantien qui ordonne de faire son devoir. Mais c'est là un travestissement. Il ne pense jamais l'ordre, il lui obéit. Et cela le sert, en termes de carrière. Il n'est pas meurtri par le sort réservé aux juifs, mais de ce que le dossier puisse lui échapper « administrativement ». C'est là sa « mauvaise conscience » : craindre de ne pas avoir bien exécuté les ordres. Arendt décrit de façon clinique une vérité qui vaut pour toutes les époques : la participation à la servilité guette tout le monde.

BIO

Réalisatrice allemande, **MARGARETHE VON TROTTA** est l'auteur de « l'Honneur perdu de Katherina Blum » (1975), « les Années de plomb » (1981) et « Rosa Luxemburg » (1986).

«Un film époustouflant»

FIGARO SCOPE
24 avril 2013

SOPHIE DULAC distribution

«un portrait captivant de cette femme d'exception, magnifiquement interprétée par la grande actrice allemande Barbara Sukowa.»

© HEIMATFILM/SOPHIE DULAC DISTRIBUTION

HANNAH ARENDT, l'honneur de penser

Le portrait captivant d'Hannah Arendt magnifiquement interprétée par Barbara Sukowa.

Philosophe juive allemande, elle a provoqué la polémique avec sa fameuse théorie sur la banalité du mal.

DRAME
de Margarethe von Trotta
AVEC : Barbara Sukowa
DURÉE : 1 h 53

En 1961, Hannah Arendt demande au directeur du *New Yorker* de l'envoyer à Jérusalem suivre le procès du criminel nazi Adolf Eichmann, capturé en Amérique du Sud. Émigrée aux États-Unis depuis vingt ans, professeur d'université, naturalisée américaine, la philosophe juive allemande est connue particulièrement pour son ouvrage sur les origines du totalitarisme. Elle veut se confronter à cet exécuteur des basses œuvres de la barbarie nazie, qui sera pendu en 1962.

De son reportage à Jérusalem, elle va rapporter sa fameuse théorie de la banalité du mal, qui suscite une très violente polémique à sa parution dans le *New Yorker*, en 1963. Margarethe von Trotta a choisi ce moment bref mais intense de la vie d'Hannah Arendt pour brosser un portrait captivant de cette femme d'exception, magnifiquement interprétée par la grande actrice allemande Barbara Sukowa. On la voit d'abord dans l'intimité du bel appartement spacieux, rempli de bouquins et de dossiers qu'elle habite avec Heinrich. La tendresse complice du couple, les notes vives et pointues apportées par l'amitié de la romancière Mary McCarthy, le cercle familier des universitaires, tout cela compose une atmosphère studieuse et chaleureuse, enfumée par la perpétuelle cigarette d'Hannah.

Le film, avant la haute intellectuelle, montre la femme, sensible, charnelle, rayonnant d'un charme serein. Le face-à-face réfléchi avec Eichmann, d'abord à Jérusalem, à travers des images d'archives, puis dans son travail intérieur, va révéler la lutteuse acharnée à défendre la liberté de penser. Contre les passions et les préjugés, elle impose superbement l'image du courage et de l'indépendance d'esprit. ■

MARIE-NOËLLE TRANCHANT

MARGARETHE VON TROTTA L'ALLEMAGNE AU FÉMININ

D'abord actrice, Margarethe von Trotta a débuté dans la mise en scène en réalisant avec Volker Schlöndorff, qui fut son mari, *L'Honneur perdu de Katharina Blum* (1975). Des *Années de plomb* à *Rosenstrasse*, son cinéma scrute l'histoire de l'Allemagne à travers diverses figures féminines, fictives ou historiques comme *Rosa Luxemburg* (1986), déjà interprétée par Barbara Sukowa.